



Tracy Brogan

DOUCES FOLIES



PROMESSES

Douces folies

TRACY
BROGAN

Douces folies

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sophie Dalle*





POUR **eIIE**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original :
CRAZY LITTLE THING

Éditeur original :
Montlake Romance

Published in the United States by Amazon Publishing, 2012
This edition made possible under a license arrangement originating
with Amazon Publishing, www.apub.com

© 2012 Tracy Brogan
All rights reserved

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2014

À mon merveilleux mari
qui a toujours cru en moi,
même quand je doutais.
Et à mes si jolies filles
qui veulent me ressembler.
J'espère qu'elles plaisentent.

1

Mon mari a toujours eu une âme de cavalier. Je ne fus donc pas vraiment étonnée de le surprendre, au cours d'une soirée entre collègues, une main sous la jupe d'une rousse gloussante et trémoussante. Ni par la branche de gui suspendue à sa ceinture de pantalon. Ce n'était pourtant pas Noël. Après huit années à me demander si j'étais paranoïaque ou dotée d'un soupçon d'intuition, j'avais tout à coup la réponse à ma question. Richard me trompait et je ne pouvais l'ignorer plus longtemps.

J'aurais sans doute dû le quitter plus tôt mais j'étais bêtement amoureuse. En outre, ma mère trouvait que divorcer était de très mauvais goût, bien qu'elle fût elle-même passée par là. Elle redoutait sans doute que je ne fasse pas mieux. La vérité, c'est que je n'aurais pas pu faire pire.

Précisément un an, six jours et quatorze heures plus tard, Richard et moi apposons nos signatures sur une ligne en pointillé et notre mariage se dissolvait, laissant cet arrière-goût amer d'un bonheur évanoui, comme le goût du sel reste après la tequila.

Les détails de notre rupture sordide avaient réjoui la presse locale de Glenville. Richard était l'enfant chéri de la ville et tout le monde était à l'affût des éléments les

plus croustillants pour leur manchette du soir. Son poste de présentateur des informations à Channel Seven lui valait un statut de quasi-célébrité et un public de supporters serviles. De mon côté, j'étais sommairement dépeinte comme une ménagère à l'affût de son argent. Personne ne semblait se souvenir de la rousse. Malgré moi, j'étais devenue la paria, la méchante idiote, piégée au cœur du « reality show » de ma propre vie. Par conséquent, le jour où ma tante Dody m'avait appelée pour m'inviter avec mes enfants à passer l'été chez elle à Bell Harbor, Michigan, j'avais sauté sur l'occasion.

— Tu as besoin d'un bon décrassage psychique, m'avait-elle expliqué au téléphone. Il est temps de purger ton organisme du mauvais karma de Richard.

Je ne crois nullement à ces bêtises de tireuse de cartes guidée par les anges mais j'avais besoin de changer d'air. Et de me cacher. Sa maison rose perchée au sommet d'une colline surplombant le lac Michigan était le lieu idéal où me reposer, recharger mes batteries et réfléchir à ce que j'allais faire des cinquante prochaines années de mon existence. Je serai probablement morte bien avant mais je déteste m'en remettre au hasard.

Je m'engageai dans les rues étroites, flanquées d'ormes, de Bell Harbor. Baissant la vitre, j'inspirai profondément. Les parfums de sable chaud, de crème solaire et de lilas me rappelèrent mes vacances insouciantes du temps où je me fichais du danger des UV ou des toxines dans le lac. Les stridulations des cigales noyaient presque le son des vagues se brisant sur la rive toute proche.

Quel changement, après la chaleur suffocante et les bagarres de 4×4 sur l'asphalte de Glenville. Bell Harbor semblait figé en un temps rare, loin de la vie vulgaire régnant hors de ses frontières. Une sorte de Brigadoon enchantée, sauf qu'ici, les habitants ne se mettaient pas tout à coup, comme dans la comédie

musicale éponyme, à chanter et à danser. Ou alors, si, mais je ne m'en étais jamais rendu compte.

Je poursuivis mon chemin, passant devant des bungalows de couleur pastel aux vérandas ornées du drapeau américain. Un chien fauve pelé, affublé d'un bandana rouge, avançait le long du trottoir, la queue en l'air comme s'il avait un rendez-vous important. Enfin, au détour du dernier virage, apparut le jardin de Dody. Un véritable hypermarché horticole, des fleurs partout, certaines naturelles, d'autres en soie, d'autres encore en plastique délavé. Des azalées luxuriantes s'agglutinaient autour d'abreuvoirs à oiseaux, de bancs en fer forgé, de sculptures d'anges et de gnomes. Mon cœur se mit à battre très fort, comme une luciole tentant de s'échapper d'un bocal.

— Quel bazar ! s'exclama ma fille Paige.

Du haut de ses six ans, elle maîtrisait à la perfection l'art d'affirmer des évidences.

— Y a des nabots ! renchérit Jordan, quatre ans. Un, deux, trois, quatre...

— Des nains de jardin, patate. Et on dit pas nabot, c'est malpoli.

— Me traite pas de patate, saucisse.

— Ça suffit, tous les deux.

Mes enfants avaient consacré l'essentiel de ces deux heures de trajet à de houleux débats. Ils avaient abordé une multitude de sujets ineptes, de la taille d'un lutin comparée à celle de la fée Clochette, à la question cruciale de savoir si toutes les girafes possèdent le même nombre de taches. En digne fils de son père, Jordan avait pris systématiquement parti dans la discussion, si arbitraire soit le thème. J'étais sonnée.

Je me garai dans l'allée et coupai le moteur. Paige se propulsa hors du véhicule tel un pop-corn jaillissant d'une casserole, Jordan sur ses talons. Ils piquèrent un sprint jusqu'aux plates-bandes surchargées et se mirent à zigzaguer entre les statues.

— Attention ! lançai-je. Il doit y avoir des orties parmi toutes ces mauvaises herbes.

Ils continuèrent, indifférents à ma mise en garde.

Je descendis à mon tour et gravis les marches usées de la véranda. Je n'étais pas venue depuis plus d'un an mais j'entrai sans frapper. Les habitants de Bell Harbor ne frappent jamais, pas plus qu'ils ne verrouillent leurs portes.

À l'instant où mes sandales touchaient le vieux lino, devant le désordre et le bric-à-brac, mes sensibilités minimalistes en prirent un sacré coup. Le fatras, à la fois fascinant et déconcertant, me coupa le souffle. Un hibou en macramé aux yeux perçants me fixait depuis l'autre côté de la pièce. Une cage à furet, depuis longtemps veuve de son pensionnaire, débordait de roses en soie poussiéreuses. En hommage au défunt occupant, je suppose. Sur les étagères, des ballerines en porcelaine disputaient la place aux figurines d'Elvis à tête dodelinante. Une casquette de base-ball au logo des Detroit Tigers était accrochée à l'un des énormes bois de la tête d'élan suspendue au-dessus de la cheminée. Je sentis un étau se resserrer autour de ma poitrine. Le décor vide-grenier de Dody me déstabilise toujours. Elle ne sera jamais accusée d'être une ménagère tatillonne alors que moi, je suis une méticuleuse dans l'âme.

— Dody ? Coucou !

Un cliquetis de griffes de chien sur le sol m'offrit un bref avertissement avant que je ne me retrouve plaquée sans façons contre le mur par Flémard et Groslard, deux chiens de race indéterminée, aussi costauds que mal élevés. Ils s'empressèrent de me couvrir de baisers baveux. Je levai un genou pour les repousser mais ils insistèrent comme si j'avais des croquettes plein les poches. Ils frémissaient d'adoration.

— Dody ! Rappelle tes molosses.

— Sadie ? Ma chérie, c'est bien toi ? Enfin !

Ma tante déboula devant moi, agitant furieusement ses bras hâlés au-dessus de ses boucles blondes. Soit elle était ravie de me voir, soit la maison flambait. Tsunami en mules à pompons, elle portait un kimono turquoise surmonté d'un tablier rose à fleurs. Repoussant les chiens d'un coup de hanche, elle m'étreignit avec fougue.

— Je m'impatientais. Comment s'est passé le voyage ? Tu as vu la nouvelle poste dans la rue principale ? Les gargouilles sont une merveille, non ? Dieu merci, tu n'as pas eu de tempête de neige. C'est vrai qu'on est au mois de juin, le problème ne se pose pas. Flémard, tu m'écrases le pied.

Elle l'écarta d'un geste de la main.

— Alors ? Où sont les enfants ?

— Dehors. Ils comptent les nains de jardin.

— Je meurs d'envie de les voir, assura-t-elle, les yeux pétillants. Ils ont grandi ? Bien sûr que oui.

Elle me tira vers la sortie, poussant la porte moustiquaire avec une telle force que celle-ci rebondit contre le mur avant de se refermer violemment. Dody secoua la tête.

— Zut. Je regrette que Walter n'ait pas réparé cette porte avant de mourir.

Elle la rouvrit avec précaution et émergea sur la véranda, pressant ses paumes sur son visage à la vue de mon espiègle progéniture.

— Ah, les voilà ! Les enfants. Sadie, comme ils sont mignons !

Paige brandissait une poignée de feuillages, racines incluses, tandis que Jordan s'efforçait de fourrer un caillou gros comme un pamplemousse dans sa poche minuscule. Tous deux tressaillirent quand les chiens se ruèrent sur eux.

— Flémard ! Groslard ! On se calme ! ordonna Dody.

Elle tapa dans ses mains et ils s'éloignèrent, la queue entre les pattes.

— Les enfants, venez dire bonjour à tante Dody.

Paige se précipita aussitôt.

— Tante Dody ! Je t'ai apporté des fleurs.

— Paige, grondai-je. Tu sais qu'il est interdit de cueillir les fleurs chez les autres.

— Tu as dit que c'était que des mauvaises herbes.

Dody m'adressa un clin d'œil avant de se pencher vers ma fille pour lui effleurer la joue avec douceur.

— Tu peux cueillir toutes les fleurs que tu veux, ma chérie. Elles sont là pour ça.

Dody s'empara du bouquet improvisé, le claqua contre sa cuisse pour le débarrasser du surplus de terre.

— Elles sont magnifiques. Et qui est ce beau garçon, là-bas ? Ce ne peut pas être ton petit frère.

Jordan hésita. Il connaissait Dody mais, depuis le divorce, il souffrait de brusques accès de timidité.

— Je suis pas petit, grommela-t-il.

— Bien entendu. Tu vas très vite rattraper Jasper.

Jordan eut du mal à dissimuler son sourire.

Jasper est le fils aîné de Dody et, du haut de son mètre quatre-vingt-sept, de loin le plus grand de la famille. Récemment diplômé de l'Institut des arts culinaires et de la gestion d'accueil, il met un point d'honneur à rappeler à tout un chacun que ce n'est pas une vulgaire école de cuisine.

— Sais-tu que Jasper a décroché un emploi chez *Arno* ? Le restaurant le plus chic de Bell Harbor, rien que ça. C'est tout simplement merveilleux. Il va te raconter. Jasper ! brailla Dody par-dessus son épaule.

— Il est là ?

— Oh, oui. Je ne te l'avais pas dit ? Il s'est réinstallé à la maison. Il économise dans le but de s'établir à son compte.

Un flot d'inquiétude me submergea. Si Dody m'avait prévenue, j'aurais renoncé à venir et elle le savait pertinemment. Je voulais passer mes vacances en toute tranquillité. La présence de Jasper signifiait que je devrais

partager une salle de bains avec ses poils de moustache et son dédain à rabaïsser la lunette des W-C. Et que je devrais porter un soutien-gorge en tout temps. Mon appréhension à la perspective de ce séjour refit surface.

Arracher mes enfants à leur univers n'avait pas été facile. Un séjour prolongé chez Dody présentait toujours des risques. Un séjour court aussi. La balance avait basculé quand Richard nous avait interdit de nous y rendre. La jubilation mitigée que j'avais éprouvée en lui rétorquant qu'il ne pouvait pas m'en empêcher valait bien le fait de devoir supporter Jasper.

Je regagnai mon 4×4 et ouvris le coffre pour le décharger. Il était plein à ras bord. Ultra-prévoyante, j'avais emporté tout ce dont nous pourrions avoir besoin pour l'été et davantage. On ne sait jamais. Imaginez qu'on soit coincés en un lieu reculé et qu'on ait besoin d'une boule de ficelle ou de colle caoutchouc. Richard me taquinait sans arrêt à ce propos. Il était loin de se douter des efforts que *je* produisais pour que *ses* vacances se déroulent sans heurts.

Dody se tourna vers mes enfants.

— Les petits, il y a des jouets dans la cuisine. C'est mon amie Anita Parker qui les a apportés. Elle vient de ranger son grenier.

Paige et Jordan poussèrent des cris de joie et disparurent à l'intérieur. Dody se tourna vers moi.

— L'oiseau d'Anita est mort. Je te l'ai dit ? Quelle tragédie. Englouti par son propre chat. Tu te rends compte ?

— C'est l'oiseau qui m'a mordue quand j'étais petite ? Ce volatile m'a toujours terrifiée.

— Probablement, opina Dody avant de m'étreindre de nouveau. Je suis si contente que tu sois là. Trois ans, c'est trop long.

Je me dégageai tant bien que mal de ses bras et saisis une valise.

— Tu exagères, Dody.

— Pfff ! Les fois où tu as dormi à l'hôtel ne comptent pas.

— Nous ne pouvions pas nous installer ici car Richard est allergique aux chiens.

— Tu parles. Il ne m'aimait pas, voilà tout.

Je n'osai pas la contredire. Elle avait raison. Richard trouvait Dody grossière et envahissante. Il prétendait que sa maison empestait le chou et le patchouli. Ce qui est le cas.

J'élu dai délibérément le problème.

— J'ai signé les papiers pour le divorce la semaine dernière.

— Pas possible ! Dieu soit loué.

J'eus droit à encore une accolade chaleureuse.

— D'ailleurs, c'était réciproque, reprit Dody. Je ne l'aimais pas non plus. Maintenant que cette histoire est finie une bonne fois pour toutes, on va pouvoir te dénicher un homme digne de toi.

M'emparant d'une deuxième valise, je dus me retenir pour ne pas la lui jeter à la figure.

— Pourquoi voudrais-je d'un autre homme ?

Elle me contempla d'un air aussi perplexe que si je venais de lui refuser une part de gâteau au chocolat.

— Tu ne peux pas rester célibataire indéfiniment.

Je laissai tomber mes bagages à mes pieds.

— Officiellement, je suis divorcée depuis cinq jours, Dody. Oncle Walter est mort il y a six ans et tu es toujours célibataire.

— Tu es seule depuis plus d'un an. Et moi, je papillonne. Tiens, j'ai rencontré un homme délicieux pas plus tard que l'autre jour. Je ne t'en ai pas parlé ? Nous nous sommes rencontrés au champ de tir.

— Que faisais-tu au champ de tir ?

— Je m'entraînais. Quand on possède un revolver, il faut savoir s'en servir.

Un peu plus et j'écrasais le capot du coffre sur ma main.

— Depuis quand possèdes-tu une arme ?

Quel désastre. Je n'oserais même pas confier pas à Dody un pistolet à eau.

— Quelques semaines. À cause de ce putois, tu sais bien.

— Quel putois ?

— Celui qui renverse régulièrement nos poubelles. Figure-toi qu'il a aspergé Flémard.

— Tu as l'intention de l'abattre ?

— Jamais de la vie ! Je tirerai en l'air pour l'effaroucher. Il s'appelle Harry.

— Tu as baptisé un putois Harry ?

Elle me dévisagea comme si c'était moi qui délirais.

— Mais non, quelle idée. Harry est l'homme que j'ai rencontré. Il est dentiste. Ses dents sont splendides, je dois dire. Et sa petite-fille travaille au nouveau *Stardust*.

— *Stardust* ?

— Oui, cette espèce de café.

— Ah. *Starbuck's*.

— C'est ça. J'adore leurs Ralph Macchios. Pas toi ?

— Leurs macchiatos, rectifia Jasper, surgissant enfin de la maison. Bienvenue à l'auberge espagnole.

— Merci.

Il m'étreignit brièvement puis ramassa plusieurs de mes valises. Il n'avait guère changé depuis la dernière fois que je l'avais vu. Plus grand, plus maigre (si c'était possible), il n'en demeurerait pas moins une version juvénile de ma tante, avec ses boucles blondes et ses yeux bleu clair.

— Bref, reprit Dody. Harry est italien. Il a une moustache. Comme les Italiens. Et le revolver, bien sûr. Mais le plus extraordinaire, ajouta-t-elle en gloussant comme une ado, c'est qu'il ressemble trait pour trait au Dr Phil.

Le Dr Phil ? Ce chauve rondouillard ?

— Je l'ai salué un jour, tu sais, continua-t-elle. J'assistais à l'enregistrement de son émission. Il s'est extasié sur mon écharpe. Celle que Walter m'avait achetée à

Fort Knox. On dirait un billet de cent dollars géant. En tout cas, il m'a paru charmant, même s'il avait le regard rivé sur mes seins.

Elle se redressa.

— Walter a toujours dit que j'avais des oranges sur l'étagère.

— Maman, tais-toi, je t'en supplie, murmura Jasper.

— C'est la vérité.

— Tu en as mis, du temps, maman ! s'insurgea Paige quand je les rejoignis sur la plage plus tard dans la soirée.

Jasper avait disposé des transats en demi-cercle sur le sable pour qu'on puisse admirer le coucher du soleil sur le lac. Lui et Dody m'y attendaient avec les enfants.

— Je rangeais nos affaires.

Ma chère fille plaqua les mains sur ses hanches et fronça les sourcils.

— Tu n'arrêtes pas de ranger.

— Paige, ma chérie, si Jordan et toi alliez me chercher des plumes d'oiseau ? interrompit Dody. Je vous fabriquerai pour chacun un capteur de rêves.

Paige acquiesça et s'éloigna en sautillant, traînant Jordan derrière elle. Jasper m'indiqua un siège.

— Assieds-toi. Tu veux une bière ? s'enquit-il en ouvrant une glacière rouge posée à ses côtés.

J'avais oublié la dernière fois où j'avais bu une bière. Les femmes de Glenville n'en boivent pas. Elles sirotent du vin blanc dans des verres à pied. Elles finissent toujours la bouteille, histoire de noyer leur Prozac. Moi la première.

Mais j'étais en vacances. Le moment était venu de me détendre.

— Volontiers. Merci.

À peine avais-je pris la boisson de la main de mon cousin que la voix de son frère s'éleva.

— Enfin libre, ma chérie. Tu es enfin libre !

Fontaine, le cadet de Dody, déboula, les pans de sa chemise vert pomme déboutonnée volant au vent. Ses cheveux noirs étaient savamment coiffés au gel et il arborait une barbichette. J'eus droit à une bise soufflée près de mon oreille.

— Tu es magnifique, Sadie. L'amour malheureux te sied à merveille.

— Merci, Fontaine. Tu m'as l'air plutôt en forme, toi aussi.

Il me sourit, montrant des dents d'une blancheur aveuglante, gonfla un biceps fin.

— N'est-ce pas ? Je prends des cours de yoga avec maman.

Jasper s'étrangla sur sa bière.

— Un spectacle répugnant.

Fontaine haussa un sourcil.

— Tu es jaloux de ma souplesse.

— C'est ça. Si un jour j'éprouve le besoin de me contorsionner, je m'y mettrai aussi. Voilà pour toi.

Il lui lança une bouteille, que son frère rattrapa avec élégance.

— Les garçons, soyez gentils, dit Dody... Fontaine, que penses-tu de mes nouvelles claquettes ? Elles ne m'ont coûté qu'un dollar.

— Pailletées à souhait, maman. Bravo.

Fontaine s'affaissa dans un transat et j'en fis autant.

Le soleil rougeoyant jetait ombres et lueurs colorées sur la plage. Il serait bientôt l'heure de coucher mes enfants mais Paige riait en jetant des plumes dans les airs et Jordan tripotait une touffe d'algues séchées avec un bâton. Pour une fois, je décidai de faire une exception. Demain, on reprendrait un rythme normal.

— Fontaine, raconte à Sadie ton entretien pour ce magazine... Il a été interviewé pour une revue, Sadie. N'est-ce pas épatant ? À propos de son métier de décorateur d'intérieur et de la mode du ginseng shui.

— Feng shui, maman. Et c'était du baratin.

— C'était très flatteur, rétorqua-t-elle, les yeux soudain humides d'émotion. Tu as ce poste fabuleux, Jasper travaille dans un superbe restaurant et sort avec une jeune femme ravissante. Vous vous débrouillez si bien, tous les deux. Walter et moi sommes fiers de vous.

— Tu as eu encore une conversation avec papa ? demanda Jasper d'un ton soupçonneux.

— Pas directement, non. Mais ma conseillère spirituelle, oui. Elle est la sagesse réincarnée.

— Elle te pique surtout du fric et pour t'abreuver de bêtises. Si elle est si douée pour communiquer avec papa, qu'elle lui demande où il a fichu le râteau.

— On ne peut pas l'ennuyer avec des questions aussi terre à terre.

— Pourquoi pas ? Il y est bien, sous terre.

— Et puis zut. Je refuse d'en discuter avec vous. Fontaine, parle-nous des rénovations chez toi. Il est en pleins travaux, m'expliqua Dody. Du coup, il s'est installé ici pour plusieurs semaines.

Je renversai de la bière sur mon chemisier.

— Toi aussi ?

Pitié ! Combien d'hommes allais-je devoir supporter pendant la durée de mon séjour ?

— Je déplace quelques murs et la poussière de Placoplatre m'encombre les sinus. Ce sera plus amusant pour toi que de te tourner les pouces en compagnie de maman.

Au contraire. C'était précisément ce que j'avais prévu. Me tourner les pouces. Lézarder pendant des heures sur la plage, jouer aux dames avec mes enfants, regarder la télévision pendant des heures, me laisser aller complètement. J'étais ici pour échapper aux hommes, et voilà que mon projet fondait à vue d'œil. D'accord, Fontaine était sympathique. De même que déguster une barbe à papa. Un peu, c'est bon. Trop, c'est la migraine assurée. Je me forçai à sourire.

— Formidable. C'est la fête.

Je contemplai l'horizon. Décidément, rien ne se déroulait comme je l'avais envisagé. D'un autre côté, n'étais-je pas abonnée aux surprises ?

— Alors, mon chou, à part le naufrage intégral de ton mariage, quoi de neuf dans ta vie ?

Fontaine est aussi rustre que passionné de mode. C'est-à-dire terriblement.

— Pas grand-chose. Richard m'en veut parce que j'ai obtenu la maison. Ma mère m'en veut parce que j'ai divorcé et ma sœur, parce que j'ai trop tardé à le faire. J'envisage de me faire couper les cheveux. Et toi ?

Il hocha la tête.

— Changer de coiffure s'impose.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Attends une seconde. Il y a cinq minutes, tu me trouvais magnifique.

Il m'énervait déjà.

— Tu l'es mais un petit relooking te ferait du bien, maintenant que tu es de retour sur le marché.

La brutalité avec laquelle je me penchai en avant provoqua un envol de mouettes affolées.

— Je ne suis pas sur le marché.

— Bien sûr que si.

— C'est ce que je lui ai dit, renchérit Dody.

— Faux, m'insurgeai-je.

— Laisse tomber, Sadie, intervint Jasper en riant tout bas. Tu es leur projet de l'été. Tu n'étais pas au courant ?

— Jasper, chut ! siffla Dody.

— C'est pour cela que tu m'as invitée ?

J'avais la nausée, des picotements dans la nuque. J'aurais dû me douter que la proposition de ma tante cachait une arrière-pensée. Ce n'est pas pour rien qu'elle est présidente de l'Association des fouines de Bell Harbor.

— Ne l'écoute pas, ma chérie, me rassura Dody. Tout ce que nous voulons, c'est te chouchouter et réparer ton esprit endommagé.

— Mon esprit n'est pas endommagé.

Fontaine et sa mère échangèrent un regard.

— Pas la peine de t'emporter, ma biquette, soupira Fontaine. Tout ce qu'on veut, c'est s'amuser un peu.

— Oui, eh bien en ce qui me concerne, je m'amuserai sans hommes.

— Ma chérie, insista Dody d'une voix douce, tu ne peux pas lutter contre l'équilibre universel. Sans le désespoir d'aujourd'hui, on ne peut connaître les joies de demain.

— Paroles du Dr Phil ? railla Jasper en se servant une autre bière.

— Non. De Po le Panda. Peu importe. N'empêche que Sadie aurait tort de renoncer à l'amour sous prétexte d'une expérience désastreuse.

Fontaine croisa les bras derrière la tête et s'étira.

— Qui te parle d'amour ? ironisa-t-il. Je pense à une aventure folle, enflammée et enthousiaste. Avec lui, par exemple.

D'un signe de la tête, il indiqua le rivage.

Un homme courait au bord de l'eau. Bronzé, grand, athlétique et ruisselant de transpiration. Un de ces Adonis qui savent comment la lumière du soleil rebondit sur les vagues pour mettre leurs muscles en valeur. Le prétentieux. Il était exactement le genre d'individu que je voulais éviter, avec ses longues jambes galbées et sa carrure imposante. « Infidèle » semblait tatoué sur ses biceps, pourtant je fus incapable de le quitter des yeux. Flûte.

— Qui est-ce ? chuchotai-je.

Fontaine esquissa un sourire.

— Je n'en sais rien. Je l'appelle le Coureur.

Le Coureur poursuivit son chemin, saluant Dody de loin. Fontaine et moi continuâmes à le fixer pendant que Jasper déchiquetait l'étiquette de sa bouteille de bière.

— Hé ! Fontaine !

Paige arriva en courant, brisant notre transe collective.

— Salut, ma cocotte. Viens m'embrasser.

Ma fille adore Fontaine, en grande partie parce qu'ils partagent la même fascination pour tout ce qui brille.

— Ça pique ! protesta-t-elle en tapotant sa barbichette. Pourquoi tu t'es fait pousser ça sur la figure ?

Fontaine s'esclaffa.

— Question de style, mon trésor. C'est ce qui nous différencie des bêtes. Et des ploucs.

2

— Du café, Sadie ?

Dody tendit le bras, inclinant dangereusement le pot au-dessus de la table. Ce matin, elle portait un turban vert menthe d'où s'échappait une touffe de boucles blondes. On aurait dit une éprouvette effervescente.

— Volontiers.

M'efforçant d'en ignorer la saleté, j'ouvris un placard et en sortis une tasse.

Me lever ce matin s'était révélé une épreuve. Le matelas de mon lit était plein de bosses et le clapotis des vagues, loin de me bercer, m'avait donné une furieuse envie de faire pipi. Quand Jordan m'avait rejointe aux aurores, accompagné des chiens et de leur bave, je m'étais demandé une fois de plus si ce séjour à Bell Harbor n'était pas une erreur magistrale. Mais Dody m'avait harcelée avec la ténacité d'un témoin de Jéhovah, épuisant tous mes arguments de refus.

— Bien dormi ? s'enquit-elle en me présentant mon café après l'avoir saupoudré de cannelle.

— Très bien, mentis-je.

Machinalement, je me penchai pour réaligner la cafetière aux côtés du blender.

— Tant mieux, ma chérie. J'ai pensé qu'on pourrait aller se balader après le petit-déjeuner. Je connais un

sentier qui mène directement à l'aire de jeux de l'école élémentaire.

Mes enfants étaient assis autour de l'îlot central, les yeux encore bouffis de sommeil mais déjà emplis d'espoir. Paige m'embrassa, Jordan détourna la tête. Il devenait trop grand pour mes câlins et j'en éprouvai un sursaut de tristesse.

— S'il te plaît, maman ? J'aimerais bien voir l'école, murmura Paige avec un sourire béat.

— Vous avez brossé vos dents avant de descendre ? demandai-je.

Jordan fronça les sourcils.

— Je croyais qu'on était en vacances.

— Pas de vacances pour l'hygiène dentaire. Brossez-les après le petit-déjeuner et nous irons au parc.

Ils brandirent un poing victorieux, enchantés, jusqu'à ce que Dody leur dépose deux bols fumants sous le nez.

— Et voilà, mes trésors.

Paige prit un air dégoûté.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Du porridge, répondis-je. Goûte.

— Ça ne ressemble pas à du porridge. C'est quoi, toutes ces taches ?

J'examinai le mélange. La cuisine de Dody ne s'améliorait pas au fil des ans. Petites, ma sœur et moi faisions des paris. Celle qui perdait devait avaler l'une des étranges concoctions de Dody. Son porridge était pire que tout, toujours gluant et décoloré. Et parfois, on mordait dans quelque chose sans savoir ce que c'était ni pourquoi c'était là. J'ai longtemps pensé que Jasper avait choisi la profession de chef par autodéfense.

— Mais oui, qu'est-ce que c'est ? m'étonnai-je malgré moi.

— Des graines de lin. Excellent pour le transit... Dépêchez-vous, je dois être de retour à midi. Harry m'emmène tirer au pigeon d'argile... Ô mon Dieu ! Que je suis maladroite ! Accepter un rendez-vous galant alors que tu en es privée depuis des siècles.

Elle avait prononcé le mot « siècles » comme s'il lui infligeait une douleur physique. Vexant, d'apprendre que ma tante de soixante-cinq ans avait une vie sociale plus active que la mienne. Ce n'était pas nouveau. Après la mort d'oncle Walter, elle avait enchaîné les soupirants. De toute évidence, les retraités célibataires de Bell Harbor adorent son sens de l'humour et sa joie de vivre.

— Aucun problème, Dody. Après la promenade, j'emmènerai les enfants à la plage. Je veux leur apprendre à nager.

— Mon bichon, viens ici ! s'exclama Fontaine depuis la terrasse. Le Coureur, droit devant. Ma foi, il est pas mal du tout.

Le Coureur ? Encore ? Un deuxième footing en douze heures ? Je n'avais pas besoin d'un tel spectacle. Il n'était rien pour moi. Malgré tout, je jetai un coup d'œil par la fenêtre. Après tout, c'était une belle matinée ensoleillée. Quoi de mieux que de savourer tranquillement mon premier café dehors ?

Ainsi démarra une routine agréable que nous répétâmes chaque jour pendant deux semaines. Infâme bouillie mystère pour ma tante et les enfants dans la cuisine, nectar caféiné pour mon cousin et moi sur la terrasse. Le Coureur devint complice malgré lui de notre rituel quotidien. Fontaine découvrit qu'en se tassant sur les transats, on pouvait l'observer en toute discrétion entre les poteaux de la balustrade. Certains jours, pourtant, nous restions debout et le saluions ostensiblement comme des touristes à bord d'un bus à impériale. Tout dépendait de l'état de mes cheveux.

— Tu devrais sortir les chiens, me déclara Fontaine un matin, juste après le passage du Coureur. Ils le pourchasseront et tu pourras en profiter pour te présenter.

Mon estomac se retourna comme lorsqu'on aperçoit une patrouille de police dans son rétroviseur et qu'on se demande si on a commis un excès de vitesse.

— Je n’y tiens pas. Depuis quinze jours, je vis une relation familiale idyllique. Je ne vais pas tout gâcher en faisant connaissance avec lui.

— Mon chou, il est temps de renfourcher le cheval. À quand remonte la dernière fois ?

— Que je suis montée à cheval ? Cela ne te regarde pas. Je n’avais aucune envie de poursuivre cette conversation, pas même avec Fontaine qui, croyez-moi, n’a jamais rien à cacher.

— Si longtemps que ça ? murmura-t-il.

— Non.

J’essayai une tache sur la table avec l’ourlet de mon tee-shirt.

— Tu as eu quelqu’un, depuis Richard ?

Il allongea la jambe, m’obligeant à sauter par-dessus dans ma hâte de rentrer dans la maison.

Depuis que j’avais envoyé Richard au diable, j’avais eu une poignée de courtisans, tous plus exaspérants les uns que les autres. La dernière soirée s’était tellement mal terminée que j’avais failli me jeter dans le puits de l’ascenseur.

Fontaine bondit tel un puma.

— Ah ! Je vois que oui. Je le sens. Crache le morceau, ma biche.

Je lui fis un bras d’honneur et disparus à l’intérieur.

Nullement découragé, il m’emboîta le pas.

— Allez !

Je n’avais pas le choix face à ce pitbull en bermuda.

— Disons que la dernière fois, j’ai commis une grosse erreur de jugement et que le monsieur ne m’a plus jamais rappelée. Ça te suffit ?

Je ramassai une paire de chaussures de Jordan au milieu du salon et les plaçai auprès de toutes celles que j’avais alignées près de la porte la veille.

— Je vois, marmonna Fontaine en opinant sagement.

Il se jeta sur le canapé.

— Tu es trop dure avec toi-même. Ça arrive à tout le monde. Et justement, c'est la raison pour laquelle tu dois recommencer à sortir. Ne permets pas à ce gars-là d'être le dernier.

D'un coup de genou, je repoussai légèrement la table basse.

— Tu es aussi agaçant que ta mère. Elle veut à tout prix m'acoquiner avec le fils d'Anita Parker. Tu sais, celui qui me lançait des vers de terre dans les cheveux quand on était petits ? Non merci. Je suis très bien toute seule.

— Je n'en crois rien, riposta-t-il en tripotant la frange d'un coussin.

— Pourquoi ? Pourquoi me crois-tu incapable de me débrouiller sans personne ?

— Tu en es parfaitement capable mais nous autres êtres humains avons besoin de nous entourer. S'isoler est une aberration. Crois-moi. Je suis expert en matière de comportements aberrants.

— Je n'en doute pas une seconde.

D'une main, je lançai un coussin assorti près de lui tout en balançant le jouet à mâcher de Groslard dans un panier.

— Quoi qu'il en soit, je n'ai pas envie d'en parler. En ce moment, rencontrer des hommes est le cadet de mes soucis.

— D'accord, grommela Fontaine en caressant sa barbichette.

Je sentis son regard dans mon dos tandis que je m'affairais à remettre un peu d'ordre dans les collections éclectiques de Dody. Je ramassai un bout de papier puis recalai une pile de revues jusqu'à ce que le silence devienne insoutenable.

— Arrête ! m'exclamai-je. Tu me fais flipper.

Une lueur espiègle dansait dans ses prunelles comme le jour où, à seize ans, il m'avait convaincue de fumer un joint avec lui derrière l'abri à bateaux. J'avais fini

toute nue dans le lac et m'étais réveillée le lendemain couverte d'algues séchées, un demi-litre de crème glacée fondue sur mon oreiller.

— Et toi, tu me donnes une idée.

— Je déteste tes idées.

— Celle-ci devrait te plaire. Écoute-moi. Je suis décorateur d'intérieur, n'est-ce pas ?

— Ah, oui ?

— Oui. Quand je vais chez les gens, je vois des tonnes de vieilleries partout.

— Et alors ?

— Et alors, tu es une maniaque de l'ordre. Comme ces robots domestiques intelligents qui aspirent tout sur leur passage. Comment les appelle-t-on, déjà ? Ah, oui ! Un Roomba. C'est ça. Tu es un Roomba humain. Un... Humba. Je te signale d'ailleurs que c'est étrangement envoûtant.

— Tu penses que je devrais embrasser une carrière de femme de ménage ?

Et hop ! Un joujou de plus dans le panier. Et hop ! Une pile impeccable de sous-verre.

— Mais non, andouille. Tu devrais t'installer comme organisatrice professionnelle.

Mon éclat de rire me surprit la première.

— Une organisatrice professionnelle ? Flûte, Fontaine. Moi qui commençais à te prendre au sérieux. Personne ne voudra me payer pour ça.

— Tu parles ! Au contraire. Je connais des dizaines de riches qui entassent leur butin sans savoir où le mettre. Ils sont beaucoup trop occupés à gagner de l'argent pour faire le tri. Toi, tu as un don. La preuve, regarde comment tu as transformé ces lieux en à peine deux semaines.

Je suivis des yeux son balayage des bras. En effet, j'avais apporté quelques améliorations à l'ensemble. La maison de Dody était désormais presque habitable. Un chemin sans obstacles menait de la cuisine à la salle à

manger et à la terrasse. J'avais même réussi à la persuader de déménager ses figurines *Star Wars* dans une chambre d'amis plutôt que de les exposer auprès des vases en cristal antiques de sa grand-mère. Il ne me restait plus qu'à la décider à se débarrasser de son lépori-lope (c'est un animal imaginaire, mélange d'un lièvre et d'une antilope).

— Je conçois des décors somptueux pour mes clients, enchaîna Fontaine, et ils gâchent tout en laissant traîner vieux journaux, crosse de hockey et autres télécommandes. Ils sont incapables de ranger leurs affaires alors que chez toi, c'est aussi naturel que... ton sens du sarcasme.

Pas faux. Je parle le sarcasme couramment. Et j'ai toujours été tatillonne. Je rendais ma sœur Penny complètement folle quand nous jouions à la poupée. Elle inventait des histoires rocambolesques entre Barbie et Ken pendant que moi, je les obligeais à plier tous leurs minuscules vêtements.

— Organisatrice professionnelle, dis-tu ?

Je m'affaissai sur le canapé.

— Oui, ma chérie. Sers-toi de cette obsession à des fins utiles, pour une fois. Réfléchis.

Sur ce, il se leva et quitta la pièce.

Hmmm. C'est vrai que j'adore classer, cataloguer. Et trier, plier, border, empiler. Le plus beau cadeau que Richard m'ait jamais offert est une étiqueteuse. Il me l'avait achetée pour rigoler mais j'étais ravie. Bien entendu, si j'avais eu un minimum de cervelle, je lui en aurais collé une sur le front annonçant « mec marié ». Le concept de Fontaine n'était peut-être pas si bête que cela. J'aurais un objectif, je pourrais avancer au lieu de gaspiller toute mon énergie à ressasser le passé. En outre, j'aime travailler. Enfin, j'aimais ça.

Lorsque Richard et moi nous sommes mariés, je venais de décrocher ma licence. J'étais employée dans une librairie où je croisais toutes sortes de gens,

mamans, grands-parents, écrivains et pseudo-intellectuels. Richard supportait mal que je ne sois pas à la maison à l'attendre quand il rentrait. En fait, je crois qu'il avait peur que tous ces libres-penseurs me remplissent la tête d'idées fâcheuses. Mais dès la naissance de Paige, je n'ai eu qu'une envie, rester auprès d'elle du matin au soir, et je me suis sentie privilégiée de pouvoir jouer mon rôle de mère au foyer.

Paige et Jordan n'étaient plus des bébés. Bientôt, ils seraient tous deux scolarisés à plein temps et j'aurais besoin de m'activer. Travailler me permettrait de me donner un but et d'endosser une identité autre que celle de l'ex-épouse de Richard Turner. Au moins, quand on me poserait la question « Et vous, que faites-vous ? » je pourrais répondre autre chose que « J'éponge les jugements négatifs de mon ex-mari ».



10939

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
Le 20 octobre 2014

Dépôt légal : octobre 2014.
EAN 9782290101353
L21EPSN001331N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion